

Recit de

DOMENESCH Michel Jacques
147 rue Marcoz
73300 Chambéry

La dernière étape

Dresde - Paris

18 avril 1945 - 3 juin 1945

Nous publions dans les pages qui suivent le témoignage d'un camarade savoyard déporté qui a écrit ces lignes à la demande de ses enfants.

DRESDE. Le 14 avril, en fin de matinée, les S.S. préparent le départ et nous rassemblent : nous sommes cinq cents environ ; sur quelques chariots, leurs bagages. A chacun, comme provision de route, ils distribuent une demi-boule de pain et un morceau de saucisson ; vers midi, nous nous mettons en route. Les moins chanceux tirent ou poussent les chariots des S.S. Nous traversons une fois de plus Dresde, la ravagée. Depuis un mois que nous sommes arrivés, les rues ont été déblayées et les rares habitants forment des petits tas avec les briques récupérées dans les décombres.

Dans l'après-midi, après nous être éloignés de la ville, nous nous dirigeons approximativement vers le sud-est. Nous marchons jusqu'à la nuit tombante et finalement les S.S. nous emmènent dans un hangar, sur le bord de la route, où nous allons passer la nuit. Il faut soigneusement protéger ce qu'il reste de notre demi-boule de pain pour ne pas tenter les Russes qui n'ont pas leur pareil pour vous dévaliser pendant votre sommeil. Le lendemain, à l'aube, départ. Nous allons toujours vers le sud-est : la route s'élève et nous atteignons une zone montagneuse : c'est un des côtés du quadrilatère de Bohême que nous allons traverser. Mes souvenirs de géographie ne sont pas suffisants pour l'identifier : Riesen ou Erzgebirge ?

Après tout le nom importe peu ! La route monte toujours, et les préposés aux chariots peinent, il faut souvent les remplacer. De temps en temps, nous nous arrêtons, généralement à proximité d'un point d'eau, fontaine ou ruisseau, où nous trompons notre faim. Au train où nous allons, nous devons faire entre 25 et 30 kilomètres par jour. Pour la deuxième fois, nous nous arrêtons le soir dans un nouveau hangar et je me trouve, pour passer la nuit, à côté d'un Roumain qui parle assez bien le français : avant de nous endormir, nous bavardons à voix basse : c'est un ingénieur de Bucarest, il me parle de sa femme et de ses

enfants qu'il compte bientôt revoir, car la guerre touche à sa fin. Le lendemain matin, troisième jour de route : certains d'entre-nous s'écroulent : là, pas de pitié, l'homme épuisé est mis à plat-ventre, un S.S. lui passe autour du cou une ceinture de cuir dont deux détenus tiennent chacun une extrémité, un troisième prend les deux pieds : au commandement, on soulève et on avance : en quelques mètres, par son propre poids, si faible soit-il, l'homme est ainsi étranglé, ensuite son corps est poussé dans le fossé.

Nous poursuivons péniblement notre chemin sur une route empierrée qui n'arrête pas de monter. Dans l'après-midi, mon ami roumain, avec qui je fais route, donne des signes d'épuisement ; je l'aide un peu à marcher, puis inconscient, il s'abat : c'est le scénario habituel : un S.S. me désigne pour tenir un bout de la ceinture... C'est ainsi que j'ai participé à la mort d'un garçon sympathique, que je ne connaissais que depuis la veille : il aimait bien la France et les Français... Il ne me reste plus une once de sensibilité et c'est sans l'ombre d'une émotion que j'ai accompli cette horrible besogne.

Le soir, un hangar nous accueille encore. Depuis Dresde, nous n'avons eu aucun ravitaillement : la demi-boule du départ est déjà bien lointaine. Pour tromper la faim, j'ai bu beaucoup d'eau dans la journée, lorsque j'en ai eu l'occasion : mais ce n'est pas tout de la boire, il faut l'éliminer. Après un premier somme, par terre bien sûr, je m'éveille assez tôt dans la nuit et j'ai une envie irrésistible de me soulager.

« Nous avons perdu les deux tiers de notre effectif ».

Cinquième jour : nous sommes le 18 avril. Nous marchons toujours, et j'ai des difficultés avec ce que l'on n'ose appeler des chaussures : une semelle de bois, un morceau de toile qui recouvre la partie antérieure du pied. Cette toile est fixée sur l'épaisseur de la semelle par de petits clous et notre longue marche a fini par venir à bout de cette fixation, la toile commence à se déclouer. J'appréhende de devoir marcher pieds nus sur cette route caillouteuse, et c'est maintenant mon souci permanent. A chaque arrêt, j'essaie avec un caillou de remettre les clous dans leur logement préalable-

ment bouché par un petit bout de bois : ça tient !

Je me lève et me dirige vers la porte que j'entr'ouvre. Assez loin, sur la gauche, les S.S. autour d'un feu. A trois ou quatre mètres devant la porte, la sentinelle S.S. Je lui demande, et il n'est pas besoin de traduire « Pissen ? » « Da » me répond-il en me désignant sur ma droite l'angle du hangar : en effet, j'aperçois, à la vague lueur du feu de bois, une tinette qui semble avoir été beaucoup utilisée, car une faible vapeur flotte au-dessus d'elle, provoquée sans doute par la fraîcheur d'une nuit d'avril dans la montagne. Sans hésiter, je me dirige vers l'endroit indiqué et je fais ce que j'ai à faire. Tout à coup, j'entends la sentinelle pousser de grands cris. Je réalise immédiatement la situation : en courant je rentre dans le hangar, je plonge au milieu de mes camarades endormis et je ne bouge plus : quelques instants après, la porte s'ouvre, la lumière d'une lampe électrique se promène sur nous tous et le S.S. cherche à repérer le moindre mouvement. Au bout de très longues secondes, la porte se referme et... me voilà pris d'un énorme fou-rire, le seul évidemment depuis de très nombreux mois : ce que j'avais pris pour une tinette, c'était le bidon de café des S.S. !

Quatrième jour de marche, la colonne s'est déjà bien amenuecée, nous traversons un fleuve, et tout-à-coup, à quelques mètres devant moi un détenu enjambe le parapet et plonge : deux S.S. se précipitent et posément, au fusil, tirent quelques coups de feu : on voit l'eau rougir et le fleuve emporte un nouveau cadavre.

ment bouché par un petit bout de bois : ça tient !

Nous atteignons enfin le camp de Leitmeritz (Litomerice en tchèque), nous avons perdu les deux tiers de notre effectif ! Le camp est surpeuplé et il faut se battre pour tout : manger parfois, dormir sur le sol en béton, car il n'est pas question d'avoir la moindre place sur un châlît. Parfois dans la journée, nous partons en corvée : par deux fois il m'est arrivé d'aller creuser de dérisoires tranchées, mais heureusement, non sous la surveillance des S.S., mais de la Wehrmacht, qui nous laisse nous reposer fréquemment.

Le 25 avril, le camp est évacué : on nous emmène dans une gare où un très long train nous attend : quelques voitures à voyageurs, où il n'est pas question de pénétrer, et des wagons « tomberaux » (wagons à hauts bords et sans toit) où nous nous répartissons tant bien que mal : dans celui où je suis monté nous sommes une soixantaine, dont une vingtaine de Français. Au bout de vingt-quatre heures, le train démarre, mais il ne va pas bien loin et bientôt nous stationnons en pleine campagne. Jusqu'au 1^{er} mai, nous ferons des trajets de quelques kilomètres, entrecoupés de longs stationnements en pleine voie.

Heureusement, le temps se maintient au beau, et malgré notre absence de toit, nous arrivons à dormir, en nous tenant chaud, les uns contre les autres. En bavardant avec un de mes voisins, j'apprends qu'il est cheminot, comme moi, à la région du Nord : il connaît bien Chauny où j'ai fait un stage à la fin de 1941. Nous échangeons nos noms. Il me paraît très fatigué et sombre dans une profonde somnolence. Le lendemain, on nous annonce une distribution de pain. Mon camarade n'est toujours pas réveillé : je le secoue, aucune réaction. Je lui tâte la main, elle est glacée ; un médecin français qui partage notre wagon me confirme qu'il est mort : il s'est éteint tout doucement sans s'en apercevoir. Mais la distribution de pain s'annonce : tous deux, le médecin et moi indiquons que notre camarade dort, et sans aucune honte, nous nous partageons sa part de pain. Nous l'enterrons le soir même, à proximité de la voie ferrée (1).

Le lendemain, il fait un beau soleil : j'en profite pour faire la chasse aux poux dans ma chemise : en deux heures environ, un lointain carillon de village nous renseigne sur l'heure, j'en tue plus de quatre cents ! Et je n'ai pas épouillé le reste de mes vêtements.

**

Se place maintenant un événement dramatique : les S.S. ont profité comme nous de la distribution de pain, et le lendemain, après la sortie « hygiénique » des occupants de chaque wagon, nous entendons hurler le S.S. qui occupe la vigie du wagon voisin : un morceau de pain a disparu de son habitacle. Après des recherches évidemment infructueuses, les S.S. désignent dix occupants de ce wagon (le wagon 16) et à quelques mètres du train, dans le champ voisin, commence pour ces dix malheureux une séance de « pelote » : en cercle, autour d'un S.S., marche en canard, debout, à plat ventre, etc. Dès que l'un s'écroule d'épuisement, une balle dans la tête met fin à son dernier supplice : ainsi furent assassinés sous nos yeux, nos dix camarades de misère.

Un autre épisode, pendant ce long stationnement : un Alsacien de mon

wagon ne veut rien moins que m'étrangler, car il me soupçonne, à tort, de lui avoir volé une pomme de terre ! Un autre Alsacien prend ma défense et calme l'excité.

Le matin du 1^{er} mai, nous nous réveillons sous une dizaine de centimètres de neige : l'un d'entre nous se met debout pour se secouer immédiatement, un coup de feu, il tombe : un S.S., du champ voisin, a tiré sur la tête qui dépassait.

Dans l'après-midi, nous entrons en gare de Prague : des bénévoles tchèques entrent en contact avec nous et obtiennent des S.S. de pouvoir recueillir les malades : je n'ai malheureusement pas la sensation de l'être, et avec beaucoup d'inconscience je ne me fais pas secourir !

De l'autre côté du quai, un train de voyageurs, ils nous donnent tout ce qu'ils possèdent comme nourriture et nous apprennent la mort d'Hitler. Sans préavis, le train démarre dans la soirée : jusqu'au 8 mai, il va se traîner en direction du sud : pendant cette dernière semaine, le ravitaillement est

quasiment nul et chaque jour des morts sont déposés près de la voie ferrée. Nous traversons la ville de Budweis (Budejovice) et le matin du 8 mai, notre train s'arrête juste devant un pont routier qui enjambe la voie ferrée. Les heures s'écoulent et je tombe dans une profonde somnolence. Je sors de ma torpeur dans l'après-midi et je constate que dans le wagon, dont les portes sont ouvertes, il n'y a plus personne : péniblement, j'arrive à descendre, et à quelques mètres je vois un Russe en train de prendre son revolver à un S.S. : ce dernier déguerpit, heureux de s'en tirer à si bon compte. Le Russe m'indique le chemin à prendre et, bientôt, je tombe sur des Tchèques qui me prennent en charge et m'amènent au village de Velesin : tous les Français sont déjà regroupés dans la salle municipale de douches, et pendant que des femmes nous lavent comme des enfants, nous apercevons une longue file de villageois qui font la queue ; leurs bras sont chargés de nourritures diverses, pains, œufs, bidons de soupe, gâteaux, etc.

« Je réalise enfin que nous sommes libérés ».

Une fois douchés, lavés, il nous faut, hélas ! remettre nos vêtements pleins de vermine. Enfin restaurés, on nous emmène vers le soir, à pied faute de moyens de transport pour tous, à près d'une heure de marche au bord d'une jolie rivière, où se trouvent plusieurs bâtiments : ceux-ci servaient de camp à une organisation nazie de jeunes. Chacun y trouve un lit très confortable.

C'est allongé, la lumière une fois éteinte, que je réalise enfin que nous sommes libérés. Je pensais pouvoir dormir profondément, pour une fois que je pouvais le faire seul dans un lit, mais je dois reconnaître que je n'ai pas fermé l'œil de la nuit !

Le lendemain matin, le 9 mai, en nous promenant, nous atteignons la grande route, et là, pendant des heures, nous avons assisté au défilé de l'armée allemande qui retraitait, en très bon ordre, vers le nord.

Nous avons passé quelques jours au bord de cette rivière : dans la journée nous allions à Velesin, où les armées russes et américaines sont arrivées le 10 mai. Un jour que je descendais la rue principale, je me suis entendu appeler : dans une cour, des Russes préparaient leur repas. Ils m'ont fait asseoir et m'ont offert une délicieuse soupe au lard. Ensuite, ils m'ont offert de quoi faire une cigarette qu'il fallait rouler dans un morceau de papier journal : je ne pouvais, bien sûr, leur refuser et j'ai eu du mal à la fumer jusqu'au bout.

Les contacts avec les Américains furent aussi très cordiaux. Je fis la

connaissance d'un médecin militaire, ce qui me rendit bien service : depuis la journée du 9, j'étais pris d'une violente dysenterie, je ne faisais que de l'eau et en quelques heures je fus complètement déshydraté ; je n'avais plus, au sens propre de l'expression, que la peau et les os. Un traitement au bismuth améliora la situation sans toutefois la rendre normale. Mais cette attaque, peut-être due au typhus, me laissa encore bien plus affaibli.

Après une semaine passée à Velesin, les Français prirent le train pour Prague, voyage offert, paraît-il, par un industriel tchèque.

Dans l'après-midi du 15 mai, la gare centrale de Prague nous accueillit : dans le grand hall, des lits avaient été dressés et je fus très heureux de pouvoir m'y étendre, car j'étais littéralement épuisé et je n'aurais pas pu faire quelques pas de plus.

Des infirmières passaient et s'enquerraient de nos besoins. L'une d'entre elles, qui distribuait des verres de lait, ce qui nous faisait très envie, s'approcha de nous et demanda : « Colique ? » Nous nous regardons, mon voisin et moi, et nous nous disons : « Si on lui dit qu'on l'a, elle ne nous donnera pas de lait, car ce n'est, paraît-il, pas bon pour ce que nous avons ». Alors, grands gestes négatifs, et elle nous quitte. Nous la voyons un moment après servir d'autres groupes. Nous l'appelons et après bien des explications, nous avons appris, qu'en tchèque, « kolik » voulait dire : combien.

Nos lits sont installés dans la salle des pas-perdus de la gare centrale et nous regardons passer la foule qui y circule. A un moment, j'aperçois une fille très belle, cheveux châtons magnifiques, les yeux très clairs, et un ovale de visage remarquable. Elle se promène avec deux splendides G.I., un à chaque bras. Un moment, nos regards se croisent, en quelques secondes, elle prend congé de ses deux Américains et s'approche de mon lit. Nous ne pouvons nous comprendre qu'en allemand : elle est Pragoise, et se met à mon entière disposition. Elle me donne son nom, son adresse. Son prénom, c'est Zdena (soit en français : Sidonie).

Mais on vient chercher les plus mal en point d'entre-nous pour les mener à l'hôpital : je suis du nombre. Avant de partir, je donne au médecin français de notre groupe l'adresse de ma mère : il cherche à rentrer le plus vite possible, car il est en relative bonne forme (ma mère recevra ainsi de mes nouvelles détaillées dans les derniers jours de mai).

L'hôpital Bulovka se trouve dans la banlieue de Prague : on nous enlève tous nos vêtements, on nous douche, on nous lave. On nous a laissés ce que nous avons aux pieds, et j'ai pu garder une montre que m'avait donnée le médecin militaire américain (prise de guerre !) à Velesin, ainsi que le petit papier sur lequel est inscrite l'adresse de Zdena. Le lendemain, un médecin tchèque, qui lui aussi est tatoué sur l'avant-bras gauche, fait sa visite. Il parle français. Il donne à chacun les médicaments appropriés (mes ennuis intestinaux ont presque disparu). Nous lui demandons, bien sûr, combien de temps il compte nous garder à l'hôpital : il parle de quarantaine, il craint le typhus pour certains d'entre nous.

Cela ne fait pas mon affaire : je me sens beaucoup mieux maintenant, et j'aimerais pouvoir être rapatrié rapidement. Avec un camarade, nous projetons de quitter l'hôpital, mais nous ne pouvons pas rejoindre Prague, vêtus d'une seule chemise ! Notre salle de séjour se situe au rez-de-chaussée, et dans la journée, nous voyons passer des charrettes chargées de vêtements : tous les vêtements récupérés par l'hôpital, une fois désinfectés, sont stockés dans une pièce voisine de notre salle ! Le soir, nous passons par la fenêtre et allons inspecter le magasin aux vêtements : par bonheur la porte n'est pas fermée à clé ! Je me choisis un pantalon aux larges rayures bleues et grises (ce que nous portions dans les camps) et en veste, à peu près à ma taille. Le lendemain matin, vers cinq heures, nous sortons par la fenêtre et nous nous éloignons du bâtiment : il est situé sur une sorte de colline et nous devons dévaler la pente qui mène vers la plaine. Arrivés sur le plat, surprise ! L'hôpital est entouré d'un réseau de fils de fer barbelés ! Tant bien que

mal, nous arrivons à le franchir non sans y avoir laissé quelques bribes de nos vêtements. Nous nous dirigeons, à l'estime, vers l'endroit où il nous semble avoir entendu un bruit de tramway. Bientôt, nous atteignons la route, l'arrêt du tram n'est pas loin, il arrive d'ailleurs rapidement : il est 6 heures. Nous sommes un peu inquiets, car nous ne possédons pas le moindre argent : aucun problème, des Tchèques se lèvent, nous offrent leur place et le contrôleur, avec un grand sourire, se garde bien de nous demander la moindre chose. Nous voilà dans Prague : il est un peu tôt pour nous présenter chez Zdena dont j'ai soigneusement gardé l'adresse.

Vers 10 heures, nous arrivons chez

« La gentillesse tchèque se manifeste en permanence ».

Mes forces reviennent et je peux maintenant me promener un peu dans la « ville dorée ». Aux carrefours, avec leurs tuniques militaires, leurs jupes strictes et leurs bottes noires, des femmes soldats soviétiques règlent la circulation. Un jour, au cours d'une de mes promenades, je m'arrête devant la vitrine d'une charcuterie où sont exposés les quelques rares produits en vente à cette époque : peu de secondes après, la porte de la boutique s'ouvre, la charcutière me fait signe d'entrer et me prépare un paquet de toutes les bonnes choses de sa boutique. Je dois avouer qu'il m'est arrivé, plusieurs fois de « faire le coup de la vitrine » et, à chaque fois, ça marchait !

La gentillesse tchèque se manifeste en permanence : deux jeunes m'arrêtent dans la rue, me mènent chez eux, m'offrent un pantalon en remplacement de mon pantalon de bagnard, ainsi qu'une petite valise. Le lendemain, ils viennent me chercher pour assister à un match de football : bien que pour moi l'intérêt en soit médiocre, je ne puis refuser. Un autre jour, un garçon de café m'invite à déjeuner au restaurant : il me fait part, comme tous les autres Tchèques que j'ai pu rencontrer, de l'inquiétude qu'il ressent de l'emprise soviétique sur son pays. Les événements ont prouvé qu'ils n'avaient pas tort...

Un dimanche dans un tramway, où évidemment, on m'avait offert une place assise, un Tchèque, au moment où il allait descendre, sans un mot, dépose sur mes genoux le paquet de gâteaux qu'il tenait à la main. Le jour de la Pentecôte, je me suis rendu dans une jolie église baroque et j'ai assisté à l'office : je me tenais debout, les mains dans le dos, quand j'ai senti que l'on m'y glissait des papiers, je me retourne, et j'aperçois un couple qui s'éloigne discrètement et je me retrouve avec plusieurs billets de banque tchèques dans les mains.

elle : elle n'est pas là, ses parents nous font comprendre qu'elle ne va pas tarder, et nous offre un petit déjeuner. Elle arrive bientôt en effet et s'occupe de nous : rapidement, elle nous trouve un centre d'accueil et nous y mène : c'est une école où nous pouvons nous reposer de notre escapade matinale. Le lendemain, mon camarade d'évasion sent la fièvre l'envahir : un docteur arrive, c'est sans doute le typhus et on l'évacue sur... l'hôpital Bulovka.

Rapidement Zdena me fait établir un laissez-passer qui mentionne mon nom et mon numéro tatoué : ce sera ma seule pièce d'identité pendant tout mon séjour à Prague. Des cartes de rationnement sont aussi nécessaires : elle s'en occupe.

Souvent, Zdena vient me chercher et nous nous promenons ensemble dans la ville : un jour que nous trouvions dans un tramway, où je ne payais toujours pas — mon tatouage me servait de billet —, et que nous bavardions, j'entendis un Tchèque, tout près de nous, entrer dans une violente colère en s'en prenant à Zdena : tout se calme bientôt, et Zdena m'explique, en parlant à voix basse, que c'était parce que nous parlions allemand entre nous qu'elle s'était fait ainsi apostropher : elle a dû expliquer les raisons pour lesquelles nous étions obligés de nous exprimer dans une langue honnie par les Tchèques.

Les jours s'écoulent très agréablement, mais le 31 mai, nous sommes prévenus que nous prenons le train le soir même pour Pilsen, d'où nous serons rapatriés pour la France.

Avec Zdena, nous passons nos dernières heures ensemble et c'est très émus que nous prenons congé l'un de l'autre.

Dans le train, il n'y a que des Français, les places sont ainsi réparties : une banquette pour chaque déporté, une place assise pour les prisonniers de guerre, et pour les S.T.O., ce sera un simple wagon de marchandises.

Nous arrivons à Pilsen, le vendredi matin 1^{er} juin, et nous rejoignons l'aéroport où nous passons toute la matinée. Au début de l'après-midi, plusieurs « Dakota » se posent les uns à la suite des autres : ce sont eux qui doivent nous rapatrier. Vers 16 heures, nous embarquons ; je bavarde avec les aviateurs : ils viennent du Maroc où on les a prévenus ce matin même d'avoir à se rendre à Pilsen. Le Dakota est aménagé très sommairement, des banquettes en toile le long de la carlingue. Dès que nous sommes en altitude, le

MES SOUVENIRS

froid se fait vivement sentir : un peu tard, à mon avis, on nous distribue des couvertures. Nous survolons maintenant le Rhin et nous savons que nous n'allons pas sur Paris où le centre d'accueil est saturé, mais sur Lyon, où nous atterrissons vers 18 heures. Je suis dans les premiers à descendre, la porte s'ouvre, l'escalier mobile est en place, deux files de militaires le prolongent. Un commandement : « Présentez : armes ». En prenant contact avec la terre de France, mon émotion est à son comble et c'est ruisselant de larmes que je descends l'escalier.

Tout de suite, on nous donne des formules de télégrammes à remplir

pour prévenir nos familles. Ensuite, c'est le repas : nous qui nous attendions à une avant-guerre retrouvée, nous constatons que c'est toujours le temps des restrictions ; de plus, le vin ressemble plus à du vinaigre qu'à un beaujolais...

Ensuite, un par un, nous passons devant les militaires qui nous interrogent sur notre identité, sur les raisons de notre arrestation, sur l'organisme pour lequel on travaillait. C'est ainsi que, pendant plusieurs heures, pour notre première soirée en France, nous avons fait la queue debout, sans que quelqu'un pense à nous offrir une chaise...

qui m'invitent à dîner et qui me reconduiront à Perrache pour mon train. Je n'ai nulle envie de faire le trajet de nuit sur un siège de troisième classe. Aussi, avec les mille francs que j'ai touchés le matin, je m'offre une place de première. Il reste cent cinquante francs...

Dans le train, je dors profondément et je me réveille alors que nous ne sommes pas loin de Paris. Le train entre en gare, s'arrête : je descends, et sur le quai, vers la tête du train un petit groupe m'attend.

Je tombe dans les bras de ma mère. Cette fois, c'est bien la fin de mon grand voyage. Ce dimanche 3 juin, c'était la fête des Mères et, ce jour-là, je ne pouvais lui faire de plus beau cadeau que le retour de son fils.

M. D.

« C'était la fête des Mères... »

Enfin, vers 1 heure du matin, nous rejoignons un hôtel à proximité de Perrache. Le lendemain matin, des formalités diverses nous empêchent de prendre le train de jour pour Paris et nous sommes avisés que des places nous sont retenues dans le train de nuit. J'envoie une dépêche à ma mère

pour la prévenir de mon heure d'arrivée. Nous avons quartier libre jusqu'au soir. Je téléphoné à des amis qui m'invitent aussitôt à déjeuner (coïncidence curieuse, j'avais accueilli leur fils à la gare de Compiègne comme prisonnier de guerre rapatrié en 1942...). D'autres amis sont contactés

(1) En 1948, un avis de recherche dans le journal d'entreprise de la S.N.C.F. m'a permis de confirmer à sa famille le décès de ce camarade et de lui indiquer approximativement le lieu de la sépulture.



D'un format de 57 mm de diamètre, en bronze patiné, dessin original de Denise Manquillet, déportée de la Résistance, secrétaire de l'A.D.I.F. des Ardennes, gravée par Pavoifêtes.

Tirage limité à 3.000 exemplaires. Prix de vente :
— commande inférieure à 5 exemplaires : prix unitaire 100 F + port (17 F pour 1 ; 22 F pour 2 ; 29 F pour 3 et 4) ;

— commande collective ou groupée (égale ou supérieure à 5 exemplaires : prix unitaire 85 F (port en sus).

Auprès de nos A.D.I.F. et sections départementales F.N.D.I.R. ou à notre Siège national.

**Hâtez-vous de commander
la médaille
U.N.A.D.I.F. - F.N.D.I.R. - A.N.F.R.O.M.F.
du 45^e anniversaire de la Victoire
et de la libération des camps.**

